

III

Trois semaines s'étaient écoulées depuis cette conversation. Burdin, pour la première fois depuis son établissement à Valverne, avait laissé passer un dimanche d'abord, puis un autre, sans paraître à l'église. Il n'était pourtant pas malade. L'abbé Gardane avait pu le voir à plusieurs reprises, au cours de ses promenades, qui travaillait comme à l'ordinaire aux embellissements de son parc. Certes le prêtre ne se repentait pas d'avoir prononcé à son paroissien les paroles de paix qui convenaient à son ministère. Il se reprochait seulement de les avoir dites sans assez de prudence puisqu'elles avaient blessé davantage ce cœur si malade. Ce remords n'avait pas empêché le pieux ouvrier de vaquer, avec une ferveur accrue par les dates, à l'achèvement de son Tombeau. Il l'avait fini à temps, et, la veille de Noël, les fidèles de Valverne et les curieux venus de Solliès-Pont et de Solliès-Ville, de la Farlède, de Méounes, de la Roquebrussanne, pouvaient admirer le groupe funèbre installé dans une chapelle, juste en face de celle de la Nativité : touchant contraste où se révélait la poésie instinctive du sculpteur. Au premier rang des personnes qui se pressaient, ce soir-là, dans la petite église, faut-il mentionner l'heu-

reuse Mme Riquier? Oui, très heureuse. Au lendemain même du jour où l'abbé avait fait cette inutile démarche auprès de Burdin, une lettre lui arrivait de son cousin Senès, qui contenait deux cents francs. Un pépiniériste en avait avancé cent autres sur le bracelet, et déjà Mme Riquier avait pu rapporter cette somme d'Hyères, dégager le bijou et le remettre au prêtre, d'après son vœu. De plus en plus, elle se croyait l'objet d'un véritable miracle. Sa joie n'était pourtant pas complète : le bracelet ne paraît pas la Bonne Mère, comme elle avait souhaité. Il étalait son or et les pierres étincelantes de sa devise sur le fin poignet de la Madeleine. La composition de l'ensemble avait été inspirée au curé de Valverne par la célèbre mise au tombeau du seizième siècle qui se voit à Charmes : un Christ, étendu, Joseph d'Arimatee à sa tête et un serviteur à ses pieds. Tous les deux debout tiennent de chaque main un coin du linceul dont ils vont recouvrir le mort, une Madone défaillante est supportée par un saint Jean, et la Marie-Madeleine soulève le vase d'albâtre rempli de parfums précieux dont parle l'Évangile : *« En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture. Je vous le dis en vérité, partout où ma parole sera prêchée, ce qu'elle a fait sera raconté en mémoire d'elle... »*

— « Ah ! monsieur le curé, » disait Mme Riquier à l'abbé Gardane qui se tenait, avec la naïve vanité d'un artiste anxieux du succès de son œuvre, auprès de son Tombeau. « Ça lui irait pourtant mieux

à elle, puisqu'elle est la Reine... (elle montrait la Vierge) et qu'elle a fait pour moi le miracle. »

— « Et si c'est le seul moyen de payer votre dette à cette inconnue de Toulon? »

— « Que voulez-vous dire? » interrogea la vieille femme.

— « Qu'en m'apportant ce bracelet, » répondit le prêtre, « et en me laissant libre de l'employer à mon idée, vous lui aurez, sans le savoir, rendu sa charité au centuple. Je n'osais pas l'espérer. J'en suis sûr maintenant... Ne cherchez pas à comprendre et n'ayez pas de regrets. Je vous affirme que vous auriez tort... »

Mme Riquier regardait l'abbé tandis qu'il prononçait ces paroles, inintelligibles en effet pour elle. Elle vit qu'il fixait, lui, les yeux dans une autre direction. Les siens suivirent, et elle aperçut le colonel Burdin, qui, à l'autre extrémité de la chapelle, avançait sa tête par-dessus les épaules de deux dévotes agenouillées devant lui. Une émotion singulière se lisait dans les prunelles bleues de l'officier, tandis qu'il contemplait les personnages sculptés par son visiteur de l'autre jour, et, parmi ces personnages il en était un dont l'apparition faisait battre d'un battement plus rapide son vieux et généreux cœur. C'était la Madeleine, immortel symbole du repentir pardonné, avec ce bijou à son bras, qu'il avait vu, pour la première fois, au poignet de la mère de son petit-fils, joignant les mains et lui disant : « Prenez-le avec vous pour en faire

un honnête homme, et je consens à ce qu'on lui dise que je suis morte, à m'effacer, à disparaître... » Le récit qu'il tenait du prêtre, le mouvement de chaude et naïve charité qu'avait eu cette femme vis-à-vis d'une étrangère malheureuse, lui revenait à la pensée et bouleversait toutes ses idées. Cette créature, pour laquelle il avait été si implacable, n'était donc pas une fille tout à fait perdue? Elle était capable d'un de ces beaux gestes de l'âme que l'Écriture a symbolisés dans ce parfum répandu sur les pieds de la grande Victime. L'ancien soldat se sentait troublé profondément par ces évidences. La lutte soutenue contre lui-même, depuis sa conversation avec le curé de Valverne, reprenait, plus intense et plus douloureuse. Qu'il avait eu souvent la tentation de venir au presbytère, et de dire à ce prêtre : « Ecrivez à ma belle-fille, voici son adresse à Paris! » Elle lui avait laissé sa carte, malgré lui, en la posant sur un banc de l'allée, avant de le quitter, et, elle partie, il n'avait pu se retenir de ramasser ce bout de papier. Il l'avait déchiré en entier, mais il se rappelait et la rue et le numéro... A une minute, et comme si une suggestion émanait de cette statue et de ce bijou, celle de l'enseignement qu'avait voulu donner le curé artiste en attachant ce bracelet à ce poignet de la sainte, la tentation devint irrésistible. Le colonel commença de se frayer un chemin à travers les fidèles, de plus en plus nombreux dans l'ombre grandissante du soir. Il pouvait être quatre heures et demie, et le crépus-

cule clair du jour méridional se teintait doucement d'or pâle à travers le porche ouvert et les hautes fenêtres de l'église. Il se dirigeait vers l'abbé Gardane qui fit lui-même quelques pas au-devant de lui, et entraînant le prêtre dans un coin plus désert :

— « Monsieur le curé, » lui dit-il, « c'est vous qui aviez raison. Oui, la vie passe et il faut qu'elle passe en faisant le bien. Vous allez écrire à ma belle-fille qu'elle m'envoie l'enfant et que je m'en charge... Oui, » répéta-t-il « qu'elle me l'amène... et vous ajouterez qu'elle pourra venir le voir... »

Février 1909.

II

L'ACCIDENT

I

La platitude et l'insignifiance de la vie mondaine d'aujourd'hui fournissent un thème courant de déclamation à beaucoup d'artistes littéraires. Ils se trompent, par un snobisme à rebours aussi peu intelligent que l'autre. Le tragique se rencontre à chaque pas dans le monde, à chaque heure, et aussi intense qu'aux époques plus pittoresques, où l'énergie des passions s'étalait en pleine liberté : le moyen âge italien, par exemple, et la Renaissance française. Seulement, c'est un tragique en dedans, un tragique rentré, si l'on peut dire. Le plus souvent, il réside dans des silences. Soyez-en la dupe et la haute vie ne vous représente plus qu'une gesticulation convenue dans un décor impersonnel. Pénétrez-les, ces silences, et des drames secrets vous apparaissent, d'autant plus violents